

Des conditions naturelles de la civilisation : en particulier de la race et du climat

Autor(en): **Soldan, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique**

Band (Jahr): **1 (1876)**

Heft 2

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549640>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DÈS CONDITIONS NATURELLES DE LA CIVILISATION

EN PARTICULIER DE LA RACE ET DU CLIMAT

I

Dans l'état actuel des connaissances humaines, il est un fait qui doit frapper tout esprit non prévenu et s'imposer à quiconque observe attentivement le mouvement scientifique moderne : c'est la prééminence incontestable dont jouissent aujourd'hui les sciences physiques et naturelles et l'état arriéré des sciences morales et politiques. L'expérience de tous les jours constate ce fait. Demandez quelle est la distance de la terre au soleil, ou quels métaux se trouvent à la surface de tel corps céleste, on vous donnera une réponse précise et certaine, qui ne soulèvera aucune controverse. Allez, au contraire, chercher une définition de l'Etat ou de la société, demandez en vertu de quelles lois un peuple progresse ou recule ; on vous répondra sans doute. Mais au lieu d'une réponse vous en aurez deux, mais trois, mais des douzaines et vous ne saurez pas laquelle adopter. Le langage scientifique lui-même se ressent de cette différence. Ouvrez un traité d'astronomie ou de physique ; vous y trouverez « Galilée a démontré que la terre tourne autour du soleil ; Képler a établi les lois du mouvement planétaire ; Newton a fourni la démonstration mécanique de ces lois, » etc., etc. Puis prenez un livre de droit naturel ; vous n'y verrez que des expressions comme celles-ci : « Grotius pensait, Kant estimait, Montesquieu était d'avis. » Impossible, dans les sciences morales

et politiques, de dire ce qui a été fait et ce qui reste encore à faire.

En un mot, la différence qui sépare les sciences de la liberté et celles de la nature est, aujourd'hui encore, un abîme ; et cet abîme nous le connaissons : c'est celui qu'il y a entre la certitude et l'hypothèse. D'où vient que de ces deux sciences l'une marche à grands pas vers son but, tandis que l'autre en est encore à chercher son chemin ? La différence de méthode en est à notre avis la cause. Ce qui a fait faire des progrès si immenses aux sciences qui portent ce beau nom de sciences exactes, c'est la méthode expérimentale ; c'est l'observation patiente, toujours recommencée, toujours couronnée de succès et toujours se corrigeant elle-même. Je ne dis pas que cette méthode n'ait jamais été appliquée aux sciences morales et politiques ; mais je dis que d'une part elle y est encore neuve et que d'autre part les esprits ne sont pas encore habitués à substituer les données de l'expérience à des spéculations hasardées ; et tant qu'il en sera ainsi, le progrès est impossible.

Cependant l'espérance de voir les sciences de l'homme et de la société sortir peu à peu de leur infériorité, est aujourd'hui plus justifiée que jamais. Déjà la cause de leur faiblesse est généralement reconnue ; déjà on leur montre la route à suivre.

L'Angleterre est en tête du mouvement ; Herbert Spencer pose les conditions et les limites de la science sociale ; Bueckle montre une relation mathématique dans les faits qui paraissent les plus arbitraires et Bagehot applique aux nations la grande loi de transformation du monde organique. L'aurore d'une nouvelle ère a paru, et tout semble présager que des flots d'une éclatante lumière viendront bientôt dissiper pour toujours le crépuscule où nous étions plongés jusqu'ici.

C'est donc la science de l'homme et celle de la société qu'il s'agit de transformer. La tâche est ardue. Il y a cependant un fil conducteur qui sera d'un précieux secours aux investigateurs qui s'y vouent, et ce guide, ce sont précisément les

données des sciences physiques et naturelles. C'est l'homme que nous voulons étudier ; mais l'homme n'est pas tout entier âme. Il a un corps, il est un organisme vivant, ne se distinguant comme tel par aucune différence essentielle des autres animaux et soumis comme ceux-ci à des lois naturelles immuables. Or, qui ne voit quelle est l'influence considérable que les lois physiques auxquelles l'homme obéit doivent avoir sur sa vie tout entière et par conséquent sur la vie de toute la société ! L'action de l'homme sur l'homme est sans doute un facteur essentiel dans une société ; mais l'action de la nature sur l'homme n'y est pas un élément moins important.

La science sociale aura donc deux problèmes principaux à résoudre : montrer quelles sont les lois naturelles des sociétés et en rechercher les lois morales. Elle commencera par les premières, parce qu'elle peut ici se servir d'un point de départ fixe, la connaissance des grands principes auxquels est soumis tout le monde matériel.

L'étude que nous allons aborder n'est qu'un fragment de l'histoire naturelle des sociétés. Notre but est d'examiner quelles sont les conditions extérieures et physiques de la civilisation, ou, en d'autres termes, de chercher quelle est l'action des facteurs qui, indépendants de la volonté de l'homme, contribuent à faciliter, à ralentir ou à empêcher le mouvement civilisateur qui emporte l'humanité. Mais ici il importe tout d'abord que nous circonscrivions nettement notre sujet et que nous donnions une idée précise de ce que nous entendons par civilisation ; la question est assez importante pour mériter de fixer pendant un instant notre attention. Bastiat, avec cette spirituelle ironie qu'il sait si bien ménager et mettre au service de la science, proposait un jour qu'on instituât un prix pour qui trouverait la vraie définition de l'Etat ; eh bien, il ne serait peut-être pas inutile non plus d'en instituer un pour qui dirait clairement en quoi consiste la civilisation. Se mesure-t-elle par la prépondérance de l'élément religieux ou par la quantité de savon que consomme une nation ? Je ne sais ; mais ce que

je crois savoir, c'est que le mot civilisation est un terme excessivement complexe.

La civilisation, en effet, c'est dans le langage habituel l'aptitude que possède une nation de satisfaire ses divers besoins ; elle se composera donc d'autant de facteurs distincts qu'il y a de besoins différents à satisfaire dans une nation. Enumérer tous ces besoins qui le tenterait ? Les classer, cela se peut approximativement et nous allons essayer de le faire.

Une première catégorie de besoins, partant un premier élément de la civilisation, comprend ceux qui se rapportent à l'être physique de l'homme ; ce sont les besoins matériels qui trouvent leur satisfaction dans la richesse, en prenant ce mot dans son acception spécialement économique. Mais l'homme et les sociétés n'ont pas rien que des besoins matériels ; la nourriture, le vêtement, le logement, c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout. Les facultés intellectuelles, esthétiques, morales, demandent, elles aussi, un objet sur lequel elles puissent s'exercer ; de là la science, les arts, l'Etat, la religion, c'est-à-dire tout autant d'éléments qui sont compris dans le terme de civilisation. Lors donc que nous aurons à étudier l'action d'une cause naturelle sur la civilisation, nous devons étudier son influence sur chacun des facteurs indiqués, soit sur chacune des fonctions dont se compose l'organisme social. Et en parlant ici de fonctions et d'organisme, ce n'est nullement une métaphore que nous voulons employer ; la société est un organisme vivant, dont les fonctions sont en quelque sorte solidaires les unes des autres, et dont une partie ne peut souffrir sans que le malaise ne s'étende au corps social tout entier. Le milieu où se trouve placé cet organisme réagit sur toutes ses fonctions à la fois, et, pour en déterminer l'action, il faut procéder d'abord par analyse, puis par synthèse. C'est ce que nous essayerons de faire dans la suite de ce travail.

La civilisation, disions-nous, dépend de certaines conditions naturelles ; elle n'est pas exclusivement un produit de la volonté humaine, mais elle est influencée par des cir-

constances qui ont dans la nature seule la cause de leur existence. Quelles sont ces conditions qui agissent partout et toujours sur la société? On en reconnaît généralement deux : la race et le climat. L'étude de ces deux facteurs naturels de la civilisation constitue proprement l'objet de ce travail.

II

Voyons d'abord ce qui concerne la race. Il suffit de très peu de connaissances pour savoir que toutes les races ne sont pas également civilisées, que, à cet égard, la race caucasienne en particulier a un avantage formidable sur ses sœurs, et l'idée a donc dû se présenter facilement et de bonne heure à l'esprit des savants de chercher dans les différences de races une cause efficiente des différences de culture nationale. Cette théorie, en effet, est ancienne. Aristote déjà enseigne que les Grecs seuls, race distinguée par la beauté et la proportion de leurs formes corporelles, sont véritablement des êtres libres ; les barbares, à son avis, sont nés pour être esclaves, et cette doctrine, quelque choquante qu'elle nous puisse paraître aujourd'hui, n'était pourtant que l'écho fidèle de l'opinion universelle des anciens sur ce point, sauf pourtant que les Romains étaient ici un peu plus larges que les Grecs, en étendant le privilège de la civilisation à deux nations au lieu d'une.

Les invasions des barbares, en mélangeant sur le sol de l'Europe les tribus les plus diverses, eurent naturellement pour effet d'élargir encore davantage le cercle des nations privilégiées ; on s'accorda sans trop de peine pour admettre que tous les peuples de race blanche étaient susceptibles de culture et de développement ; mais quant aux races de couleur, on continuait généralement à les regarder comme absolument inférieures.

L'esclavage des nègres ne fut autre chose qu'une mise en œuvre pratique de cette idée, et même des peuples qui, comme les Anglais, étaient chez eux au plus haut degré

jaloux de leur liberté, ne voyaient rien d'inconséquent à ce que des hommes noirs fussent traités comme la propriété d'autres hommes blancs. Cependant les philosophes du dix-huitième siècle, Montesquieu en tête, ne tardèrent pas à provoquer, en ce qui concerne l'esclavage, une révolution dans les idées, laquelle fut bientôt suivie d'une révolution dans les faits. Celle-ci est à peu près accomplie actuellement. Aussi, n'est-ce point la question de l'esclavage que je veux discuter. On n'osera plus aujourd'hui soutenir sérieusement qu'il y a des races faites pour dominer et d'autres faites pour obéir, les premières seules douées de liberté et de raison, les secondes éternellement condamnées à la servitude. Mais il ne manque pas de gens qui soutiennent que les différences de race sont la cause des différences de civilisation ; que telle race est naturellement ignorante, grossière et vicieuse, telle autre naturellement intelligente, polie et morale. C'est là un moyen très facile d'expliquer pourquoi il y a des nations policées et d'autres sauvages ; je dirai seulement qu'il est trop facile et que, en définitive, il n'explique rien. En effet, au lieu de résoudre la question, il ne fait que la reculer. Dire que le développement d'une nation dépend des propriétés intimes de la race à laquelle elle appartient, ce n'est rien dire du tout, car cela n'explique ni comment ni pourquoi un semblable rapport existe ; or, il faudrait encore savoir pour quelle raison une race est plus perfectible qu'une autre. Admettre ici des forces intimes, des propriétés intrinsèques, c'est purement et simplement cacher son ignorance sous des apparences scientifiques ; cela revient à dire que les êtres vivants sont doués de vie en raison de la force vitale qui est en eux, et que la force vitale est ce qui fait vivre les êtres vivants. Des explications aussi absurdes ne sont heureusement plus admissibles aujourd'hui, et si nous voulons rechercher quelle est l'action de la race sur la civilisation, nous devons dès l'abord écarter l'hypothèse d'une vertu particulière, inhérente à chacune des familles humaines.

. Du reste, ce n'est pas là la seule critique que nous ayons

à faire aux théories qui veulent expliquer les différences de civilisation par des différences de races ; ces systèmes, à notre avis, manquent essentiellement de logique. Et d'abord qu'est-ce qu'une race d'hommes ? En quoi se distingue-t-elle des autres familles humaines ? Sur quels principes scientifiques baser la classification des hommes suivant leur race ? Toutes ces questions, en somme, peuvent se ramener à un seul problème, mais à un problème fondamental, essentiel, universel, le grand problème de l'unité de l'espèce humaine. Tous les hommes ont-ils la même origine, ou existe-t-il entre eux des différences originelles, les uns étant condamnés à n'avoir jamais qu'un cerveau peu développé, les autres jouissant éternellement de facultés supérieures ? C'est ici un des rares points où les doctrines bibliques conduisent aux mêmes résultats que les découvertes les plus récentes des sciences naturelles.

La Genèse, en effet, enseigne que tout le genre humain est descendu d'un même couple ; il n'y a donc, à proprement parler, qu'une seule race d'hommes, puisque tous les hommes sont issus du même sang. Il s'ensuit en outre que toutes les nations sont virtuellement capables du même développement, et que, s'il y a entre elles des différences au point de vue de la culture, ce n'est pas à la variété des races qu'elles peuvent tenir.

La science moderne, ai-je dit, arrive aux mêmes conclusions ; mais elle pose le problème un peu autrement. En effet, le transformisme, puisqu'il faut l'appeler par son nom, ne préjuge pas la question de savoir si tous les hommes sont oui ou non des descendants d'un seul couple primitif ; il cherche seulement à établir que tous les êtres vivants ne sont que des développements de la forme organique la plus simple, de la cellule, qui, douée d'abord d'un minimum de vie végétative, s'élève graduellement à travers les grandes divisions du règne animal, jusqu'à une activité consciente, réfléchie et libre comme celle de l'homme. Les facultés les plus parfaites tendant généralement, en vertu des deux lois de l'hérédité et de la sélection naturelle, à l'emporter sur les

facultés moins parfaites, il faut admettre qu'au bout d'un temps plus ou moins long, la civilisation pénétrera partout.

Chez les animaux, le triomphe des organisations supérieures n'est le plus souvent obtenu que par l'extermination des organisations inférieures qui sont en concurrence avec elles, et même, en ce qui concerne les hommes, celui qui voudrait soutenir que l'évolution y est exactement semblable, trouverait bien des faits à citer à l'appui de sa thèse. En particulier, il est incontestable que certaines familles humaines, notamment les Papous, les Hottentots, les indigènes de l'Amérique et ceux de l'Australie diminuent chaque année, et Häckel prédit formellement qu'ils disparaîtront de la surface du globe dans un avenir plus ou moins rapproché. Cependant dans le combat de la vie, ou plutôt ici dans la lutte pour la civilisation, il est facile de voir que les hommes ont sur tous les autres animaux un avantage considérable ; c'est qu'ils sont des êtres raisonnables et libres. Ils peuvent, en effet, rechercher quelles sont les causes de la supériorité des nations contre lesquelles ils ont à lutter, et, comme cette supériorité consiste, presque toujours, dans un développement plus considérable des facultés intellectuelles, ils peuvent s'appliquer à développer également les leurs dans le même sens.

En un mot, l'imitation, résultat de la liberté, produira ainsi à leur avantage les mêmes résultats que la sélection naturelle, loi purement fatale, eût sans cela produit à leur détriment. Je reconnais toutefois que la civilisation est en très grande partie déterminée par des circonstances naturelles qu'il n'est pas possible de modifier directement et que, parmi les races dites sauvages, il y en a un plus grand nombre qui seront peu à peu détruites, qu'il n'y en a qui s'élèveront spontanément à une véritable civilisation. Mais, et j'insiste sur ce point, cela n'infirme nullement les arguments que j'ai avancés plus haut contre la théorie des races.

Il se peut très bien que telle race soit et reste toujours dans un état de barbarie ; mais pour conclure de là à ce

que les différences de races soient la cause des différences de civilisation, il faudrait avoir des arguments que la science n'a point fournis jusqu'à présent et que probablement elle ne fournira jamais. Au contraire, les découvertes modernes semblent démontrer positivement que la race ne fait rien à la civilisation. Les représentants les plus autorisés du transformisme admettent en effet que toutes les espèces différentes d'hommes qui couvrent actuellement la terre, ont une origine commune.

Le berceau de la race humaine, c'est-à-dire le point où l'homme primitif sortit par un développement insensible du pithécantrophe avec lequel il avait le plus d'analogie, aurait été, selon toute probabilité, soit l'Asie méridionale, soit l'Afrique orientale, soit la Lémurie, c'est-à-dire un continent qui doit s'être étendu entre les îles de la Sonde et Madagascar, et avoir plus tard disparu sous les flots de l'Océan Indien. Ce tronc primitif se serait ensuite divisé en deux branches principales, comprenant l'une les hommes à tête longue et à cheveux crépus, l'autre les hommes à tête ronde et à cheveux lisses. Ces deux grandes classes sont aujourd'hui encore distinctes ; dans la première rentrent les Papous, les Hottentots, les Cafres et les Nègres ; dans la seconde, les indigènes de la Nouvelle-Hollande, les Malais, les Mongols, les hommes des régions polaires, les Américains et les habitants du bassin de la Méditerranée.

Quoiqu'il en soit d'ailleurs de cette histoire naturelle du genre humain, sur laquelle il ne nous appartient pas de nous prononcer, un point toutefois semble rester acquis à la science : c'est l'unité du genre humain. Oui, tous les hommes ont la même origine, et par conséquent ce ne sont pas les différences des races qui les ont faits ce qu'ils sont ; bien au contraire. Non-seulement les races n'expliquent rien, puisque d'une part il y a des espèces très rapprochées qui diffèrent totalement par leur culture et que de l'autre, il y a des espèces très différentes qui en sont à peu près au même point de barbarie ; mais les races elles-mêmes ont besoin d'être expliquées.

Les hommes, en effet, ont tous la même origine ; comment donc se fait-il que dans tel hémisphère ils soient restés plongés dans la barbarie la plus grossière, tandis que dans l'autre ils se sont élevés à ces hauteurs de la civilisation dont nous sommes avec raison si fiers ? Pourquoi de ce même homme primitif le Sud de l'Afrique n'a-t-il pu faire que des Hottentots, tandis que l'Europe en a fait des Descartes, des Newton ou des Leibnitz ? Bien des causes ont sans doute contribué à faire naître et à accentuer ces différences. Pour nous, ainsi que nous l'avons dit, nous ne voulons rechercher que les conditions naturelles de la civilisation, et, puisque nous avons reconnu que la race n'explique rien, il nous reste maintenant à examiner l'influence du climat, qui est généralement admise et considérée comme jouant un rôle capital dans le développement des nations.

III

L'action du climat sur le développement des sociétés a été observée de bonne heure ; et l'on peut dire que la première théorie proprement dite émise sur ce sujet remonte au père de la médecine, à Hippocrate. Sa doctrine a joui pendant longtemps de ce consentement général qu'on dit être le signe de la vérité et de nos jours encore, elle est assez répandue. C'est que, adoptée par la *République* de Bodin, elle a été transmise à Chardin, et par celui-ci à Montesquieu, lequel a fini par lui donner sa forme la plus simple et la plus populaire. Voici, en effet, comment cette théorie se trouve exposée dans l'*Esprit des lois* :

« Dans les pays du midi, dit l'auteur, une machine délicate, faible, mais sensible, se livre à un amour qui, dans un sérail, naît et se calme sans cesse ; ou bien à un amour qui, laissant les femmes dans une plus grande indépendance, est exposé à mille troubles. Dans les pays du nord, une machine saine et bien constituée, mais lourde, trouve

ses plaisirs dans tout ce qui peut remettre les esprits en mouvement, la chasse, les voyages, la guerre, le vin. Vous trouverez dans les climats du nord des peuples qui ont peu de vices, assez de vertus, beaucoup de sincérité et de franchise. Approchez des pays du midi, vous croirez vous éloigner de la morale même ; des passions plus vives multiplieront les crimes ; chacun cherchera à prendre sur les autres tous les avantages qui peuvent favoriser ces mêmes passions. Dans les pays tempérés, vous verrez des peuples inconstants dans leurs manières, dans leurs vices mêmes et dans leurs vertus ; le climat n'y a pas une qualité assez déterminée pour les fixer eux-mêmes. » (*Esprit des lois*, livre XIV, chap. 2).

On voit que Montesquieu, dans la page que nous venons de citer, attribue au climat une importance capitale. Si nous nous demandons maintenant sur quoi repose une doctrine d'une portée aussi étendue, nous verrons que les bases en sont bien peu solides, et nous serons même en droit de nous étonner de la légèreté incroyable avec laquelle un pareil système a été construit. Je ne parle pas ici d'Hippocrate ; à l'époque où il vivait, la plus grande partie du monde était inconnue aux hommes les plus instruits, et on lui pardonnera aisément si, avec des données aussi imparfaites, il lui est arrivé de commettre erreur. Mais Montesquieu n'est pas dans le même cas ; au siècle passé, les voyageurs et les récits de voyages abondaient, et il n'était pas difficile de généraliser les observations rapportées par chacun d'eux ; c'eût été un travail long sans doute, mais pas trop pénible.

Toutefois, ce n'est pas ainsi que Montesquieu a procédé ; à une méthode sûre, il a préféré une méthode très rapide, il est vrai, mais très hasardée et, pour trancher le mot, parfaitement ridicule. Qui resterait sérieux, en effet, en apprenant que toute cette belle théorie de Montesquieu sur les climats — et on sait quelle importance elle a dans l'*Esprit des lois* — repose sur des observations faites à l'aide d'une loupe sur la moitié d'une langue de mouton !

C'est pourtant là l'expérience sur laquelle il fait reposer la civilisation et la moralité des nations. Oui, une langue de mouton.

Montesquieu a observé que le froid produisait une contraction dans les papilles dont se compose le tissu extérieur de la langue ; d'où il a conclu que dans les pays froids les sensations devaient être moins vives ; il a vu que, soumises à l'action de la chaleur, ces mêmes papilles se dilataient, d'où il s'est empressé d'inférer que dans les pays chauds la sensibilité devait être beaucoup plus grande.

Il est à peu près superflu d'insister sur les vices d'une pareille méthode ; ils apparaissent à première vue. En effet, pour déterminer l'action du climat sur le développement des nations, ce sont ces nations et non pas une langue de mouton qu'il faut prendre pour objet de ses expériences. C'est ce qu'a fait, d'une manière très complète et très méthodique, un homme que l'Académie de Lausanne peut se flatter d'avoir compté au nombre de ses professeurs, Charles Comte. Après avoir montré, dans son *Traité de législation*, l'absurdité de la marche suivie par Montesquieu, il examine quelle est la valeur des résultats auxquels il est arrivé, et se demande si réellement le courage, la franchise, en général les vertus sociales et domestiques sont l'apanage des climats froids et la lâcheté, la paresse et l'immoralité, les effets des climats chauds.

Charles Comte passe successivement en revue les principales espèces d'hommes ; race caucasienne, malaie, mongole, cuivrée et nègre ; et dans chacune, il examine en détail l'influence du climat sur la constitution physique, sur les facultés intellectuelles et sur le développement moral. Or, les conclusions auxquelles il arrive par cette étude aussi consciencieuse que rationnelle, sont diamétralement opposées à celles de Montesquieu. Non-seulement, il prouve jusqu'à l'évidence que les peuples des climats chauds ne le cèdent en rien sous le rapport de la civilisation à ceux des climats froids, mais il établit encore que généralement ils

leur sont de beaucoup supérieurs. Un examen même très superficiel suffit d'ailleurs pour le montrer.

Prenons par exemple l'ancien monde. Quelles sont les premières civilisations qui s'y sont établies ? C'est celle des Hindous, celle des Egyptiens, celle des Perses, tous vivant sous un soleil brûlant.

Quelles sont au contraire les tribus qui, encore aujourd'hui, restent plongées dans le plus profond état de barbarie ? Ce sont d'une part les Hottentots, moins rapprochés des tropiques que les Cafres, déjà beaucoup plus civilisés, et d'autre part les habitants des régions arctiques. Dans la Polynésie, des différences analogues s'observent sans peine. Tandis que dans l'île de Pâques et dans la Nouvelle-Sélande qui sont situées sous une latitude relativement élevée, les superstitions les plus grossières se joignent à la cruauté et à l'immoralité les plus incroyables, au contraire les habitants des îles Sandwich, de celles des Amis et de celles de la Société, plus rapprochées de l'équateur, ont frappé les voyageurs européens par leurs mœurs relativement douces, comme les noms qui leur ont été donnés, le rappellent encore aujourd'hui. Mais le continent qui semble donner à la théorie de Montesquieu le démenti le plus formel, est incontestablement l'Amérique. Lors de l'arrivée des Européens, le Nouveau-Monde avait déjà produit deux civilisations puissantes et dont les traces, malgré les ravages de fanatiques conquérants, subsisteront longtemps encore ; ce sont le Pérou et le Mexique, le premier placé sous l'équateur même ; le second, voisin des tropiques.'

Au contraire, les Canadiens d'une part et les habitants de la Terre de Feu de l'autre, vivant les uns et les autres sous un ciel très rigoureux, ont paru à tous les observateurs être au nombre des moins développés et des plus misérables représentants de l'espèce humaine.

La doctrine de Montesquieu est donc décidément battue en brèche ; bien loin que le climat chaud soit le moins favorable à la civilisation, il semble au contraire qu'il y soit très propice, et, ainsi que nous chercherons à le montrer plus

bas, il ne peut pas en être autrement. Nous devons en effet maintenant, après avoir constaté en général quelle est l'action du climat sur le développement des nations, chercher à nous rendre compte de quelle manière et pour quelles raisons elle s'exerce. Mais auparavant, il faut encore que nous indiquions clairement ce que nous entendons par climat.

Mestresquieu restreint l'idée de climat à la température moyenne d'un pays, soit à la proportion de chaud et de froid qui y règne habituellement ; il distingue nettement du climat un autre élément qui s'y rattache pourtant d'assez près, la nature du terrain et la configuration du sol qu'habite la nation. Sans doute il y a là deux facteurs distincts qu'il faudrait se garder de confondre ; mais en fait il n'est guère possible d'étudier séparément l'influence de chacun d'eux sur la civilisation, parce que généralement ils agissent concurremment. Aussi est-ce l'usage aujourd'hui, lorsqu'on parle de l'action des climats sur le développement des nations, d'étendre quelque peu la signification de ces mots et de comprendre sous cette dénomination l'action exercée sur les nations par la nature extérieure en général, action dans laquelle sans doute le climat au sens restreint entre pour la part la plus considérable. C'est aussi la terminologie que nous adopterons.

IV

Le problème ainsi délimité, cherchons à préciser et à expliquer l'influence du climat sur la civilisation, et, puisque celle-ci se décompose, ainsi que nous l'avons vu plus haut, en divers éléments distincts, voyons d'abord quel rôle la nature extérieure joue dans le développement économique des nations. Ce rôle, on s'en convaincra aisément, est capital. En effet, la terre entre pour une part très large dans la production de toutes les richesses, et, tout particulièrement, dans la production de celles qui sont les plus indispensables au maintien de l'existence humaine. L'on distingue généralement

cinq états ou régimes économiques qui se succèdent historiquement et dont chacun marque un progrès sur le précédent : l'état de chasse et de pêche, l'état pasteur, l'état agricole, l'état industriel et l'état commercial. Eh bien, ce n'est pas trop dire que d'affirmer que le développement économique d'une nation dépend presque entièrement des conditions nationales du sol qu'elle habite. Si celui-ci est aride ; si, comme dans les pays du nord, il produit à peine quelques arbres rabougris, il s'en suivra nécessairement que la population qui y réside aura pour occupations exclusives la chasse et la pêche ; l'élevage du bétail étant impossible chez elle, elle ne saurait pas non plus se livrer à l'agriculture, ni, par conséquent, à l'industrie et au commerce, qui marquent le degré le plus élevé de l'échelle économique et le terme de toute cette évolution. Mais la chasse et la pêche sont des ressources de subsistances très peu assurées ; aussi les peuples chasseurs et pêcheurs sont-ils, entre tous, ceux où les famines sont les plus fréquentes et les plus horribles, et la mortalité la plus grande. D'ailleurs, ils doivent nécessairement vivre très disséminés, et, par conséquent, le lien social être très faible chez eux, puisque, pour nourrir des produits de la chasse et de la pêche même un seul individu, il faut déjà un territoire assez étendu. La nature du sol peut donc retenir au degré le plus inférieur du développement économique une nation placée dans des conditions défavorables, et c'est ce que nous voyons, en effet, attesté par de nombreux exemples. Les habitants des pays froids, comme les Kamtchadales, les Esquimaux, les Canadiens, les habitants de la Terre-de-Feu, sont tous très arriérés au point de vue économique. Exposés à chaque instant à se voir privés du nécessaire, ils souffrent des misères dont il est difficile de se faire une idée et sont emportés très promptement par toutes sortes de maladies.

Transportons-nous, au contraire, maintenant, dans un pays chaud, où viennent presque spontanément les productions les plus variées, où des cours d'eau naturels arrosent et fertilisent continuellement le sol, où, avec peu de travail, il est

facile de faire deux récoltes par an; soit, par exemple, pour fixer les idées, l'ancienne Egypte. Dans des conditions aussi favorables, le développement économique doit, pour ainsi dire, se faire tout seul. Au lieu de se fatiguer pour s'emparer, à la chasse et à la pêche, d'un produit en définitive assez précaire, l'homme reconnaîtra bientôt l'avantage qu'il pourra retirer de l'élève du bétail. Les pâturages qui couvrent le sol ne peuvent, il est vrai, lui servir directement, mais ils peuvent lui être d'une utilité indirecte par l'intermédiaire des bestiaux, qui transforment en matière animale, telle que lait, viande, etc., la matière végétale dont ils se nourrissent. Ainsi, à l'état de chasse et de pêche succède l'état pasteur, et celui-ci, à son tour, fait bientôt place à l'état agricole. Ce bétail, que l'homme élève d'abord pour sa nourriture, il s'en sert bientôt pour cultiver le sol et ajoute de cette façon une nouvelle ressource à celles dont il disposait auparavant. Ses besoins les plus immédiats, ceux relatifs à la conservation de son existence, sont maintenant amplement satisfaits et son activité cherche aussitôt un nouvel objet sur lequel elle puisse s'exercer; d'abord, le vêtement et le logement réclament ses soins et veulent être perfectionnés, et c'est ainsi que naît l'industrie, dont les diverses branches s'étendent bientôt partout et qui trouve chaque jour quelque nouveau besoin à satisfaire. Mais une fois les besoins les plus urgents satisfaits, d'autres naissent aussitôt. Certains produits sont en surabondance dans le pays, tandis qu'ils manquent ailleurs; d'autres, au contraire, y sont rares, tandis qu'ils abondent chez une autre nation.

Etablir une juste proportion entre les besoins et les moyens de les satisfaire, faire jouir toutes les nations de tous les produits de chacune, tel est le but du commerce, le dernier état économique, le plus parfait et le résultat de tous les autres.

Ainsi, dans le progrès économique comme dans beaucoup d'autres, ce n'est guère que le premier pas qui coûte. Qu'une tribu passe de l'état de chasse et de pêche à l'état pasteur, et tout le développement ultérieur se fera pour elle naturellement et sans effort. Mais de quoi dépend ce premier progrès? Des conditions naturelles, essentiellement de la nature

et de la fertilité du sol. Le développement économique d'une nation est donc, dans une large mesure, déterminé par l'action du climat ; voyons maintenant ce qui en est des autres éléments de la civilisation.

Les économistes exclusifs sont disposés, et cela se comprend, à faire de la richesse et de la production la plus abondante la source principale non-seulement des biens matériels mais encore du bien-être intellectuel et moral d'une nation. Pour eux, le progrès économique appelle nécessairement à sa suite le progrès de toutes les autres sphères de la vie sociale. A cette doctrine absolue, certains penseurs en opposent une autre, diamétralement contraire à la première. A leur avis, la richesse serait la mère de tous les vices et la grande corruptrice de l'humanité ; aussi, l'idéal qu'ils rêvent est-il de retourner, comme ils disent, à ces temps d'une simplicité heureuse où on ne connaissait ni le luxe, ni toutes les calamités qui en découlent. Où est donc la vérité ? probablement entre les deux systèmes ; cependant, bien plus rapprochée de la première opinion que de la seconde. Il nous semble évident, en effet, qu'un développement économique préalable est la condition *sine qua non* du développement des facultés intellectuelles, esthétiques et morales de l'homme.

Voyons d'abord ce qui concerne la science et les beaux-arts. Ces deux produits de l'esprit humain n'ont évidemment pu naître que chez des peuples dont l'activité n'était pas entièrement absorbée par les occupations relatives à la satisfaction de leurs besoins purement matériels. Chez un peuple chasseur et pêcheur par exemple, la journée presque entière s'emploie aux excursions dans les bois ou sur la mer ; et si exceptionnellement, une prise abondante permet de se reposer pendant quelques jours, ce n'est certes pas ce temps-là qu'on consacre à la méditation et aux recherches scientifiques. Tout au plus si l'esprit s'exerce à quelque chose, c'est à la fabrication des armes et des outils les plus indispensables. A l'échelon inférieur de l'échelle économique correspond donc dans l'ordre intellectuel et artistique une ignorance profonde.

Mais prenons maintenant un peuple pasteur. Ici le soin des troupeaux n'absorbe pas toute l'activité des individus ; les travaux auxquels ils doivent se livrer leur sont considérablement facilités par la coopération spontanée et gratuite des forces naturelles. Il leur reste donc des loisirs fréquents, et ces loisirs, il serait bien singulier qu'ils n'en consacraient pas une partie au moins à méditer, à réfléchir sur leurs intérêts, à inventer soit des instruments utiles, soit des divertissements agréables. L'origine des sciences et celle des arts se trouvent là ; les unes et les autres supposent que la satisfaction des besoins purement matériels n'absorbe pas tout le travail des individus, mais qu'ils puissent distraire une partie de leur temps pour le vouer à la réflexion et à l'activité de l'intelligence.

On raconte que l'astronomie fut inventée par des bergers chaldéens qui, devant passer en plein air avec leurs troupeaux ces belles nuits d'été comme l'Orient seul peut les offrir, furent naturellement conduits à observer les mouvements des astres et à rechercher les causes des changements dont le ciel étoilé était le théâtre. Je ne sais si cette tradition a une valeur historique incontestée ; mais lors même qu'elle serait fautive dans les détails, elle n'en serait pas moins vraie dans le fond, si on la prend dans son sens intime et si on considère la manière dont les choses ont dû se passer. Oui, les sciences et les arts n'ont pu naître que chez une nation qui avait déjà fait un pas dans le développement économique, et plus ce dernier aura été avancé, plus aussi la culture intellectuelle et esthétique aura eu de facilité. L'histoire entière confirme cette proposition. Quel est par exemple le peuple qui dans l'antiquité a porté les sciences et les arts à l'apogée de leur splendeur ? Ce sont les Grecs, et pourquoi ont-ils pu le faire ? Parce que chez eux les richesses étaient nombreuses, que l'industrie et le commerce y étaient très-développés, et que par conséquent il leur restait beaucoup de loisirs à consacrer aux travaux de l'intelligence et de l'imagination. Dans l'époque moderne des exemples analogues seraient faciles à trouver.

Il y a donc une solidarité entre le développement économique d'une part, le développement intellectuel et esthétique de l'autre ; mais cette relation de dépendance existe-t-elle également à l'endroit du développement moral ? C'est la dernière question que nous ayons à traiter.

V.

On admettra sans peine, ainsi que nous venons de le montrer, que les sciences et les arts dépendent en grande partie du bien-être matériel de la nation, lequel à son tour est déterminé pour une bonne part par la nature du sol et les influences climatiques. Mais beaucoup de gens auront de la répugnance à admettre qu'il en soit de même du progrès moral. Quoi, diront-ils, ne peut-on être vertueux sans richesses ? Les biens matériels ne sont-ils pas souvent au contraire une source d'immoralité ? Ici il importe de s'entendre ; surtout il est essentiel de ne pas confondre ce qui concerne les individus et ce qui concerne la société : ce qui peut être vrai des premiers ne le sera pas nécessairement de la seconde, et réciproquement. Sans doute on verra, et on verra souvent régner l'honnêteté et les vertus dans des familles plongées dans la misère ; l'on trouvera les vices les plus hideux au sein des richesses mêmes ; mais cela n'empêche pas que, si l'on considère non plus les individus, mais la société, on ne soit en droit de formuler ce théorème que généralement le développement moral d'une nation suit son développement économique, le premier étant une condition indispensable du second. Un peu de réflexion suffit du reste pour se convaincre qu'il ne saurait en être autrement.

Revenons-en toujours à un peuple sauvage, c'est-à-dire, à un peuple qui au point de vue économique, en est à l'état de chasse et de pêche, et voyons quelle peut être sa moralité. Nous avons déjà dit que chez ces sortes de peuplades les moyens de subsistance sont très précaires et qu'il suffit d'une excursion manquée pour réduire la tribu toute entière aux

horreurs d'une famine. C'est alors qu'on voit se produire ce combat pour la vie où chacun ne peut et ne doit songer qu'à lui-même, et où les affections bienveillantes sont à peu près impossibles. La force brutale est le seul moyen de salut et sert seule à régler les rapports des hommes les uns avec les autres. Les plus forts prennent tout pour eux et survivent ; les plus faibles, dépouillés de ce qu'ils pouvaient avoir acquis par leur travail, périssent dans la misère. Chez un peuple où de pareilles éventualités se renouvellent fréquemment, il est absolument impossible qu'il s'établisse des liens durables entre les hommes. Aussi les tableaux que les voyageurs nous font de la mortalité de ces hordes, sont-ils tout ce qu'il y a de plus repoussant. Point de droits pour les femmes, les enfants, les vieillards, ni en général pour les faibles ; leur vie est à la merci du chef de famille et son bon plaisir leur unique règle. Pour un sauvage, les gens qu'il doit entretenir, sont un fardeau, une gêne désagréable, et il les troquerait volontiers contre des armes ou des chiens. Si la famille est méprisée à ce point, l'Etat n'a pas une force plus considérable non plus. La propriété, qui du reste ne porte guère que sur quelques instruments de chasse et de pêche, n'est pas respectée ; chacun prend son bien où il le trouve et, dans les rapports d'individu à individu, la perfidie est la règle, la bonne foi l'exception. La dissimulation et l'esprit de vengeance sont, au témoignage de tous les voyageurs, ce qui constitue le trait le plus caractéristique de ces peuplades arriérées au point de vue économique. Nous sommes donc autorisés à dire que sans une augmentation préalable de la quantité des biens matériels, le progrès moral est impossible,

Considérons, au contraire, maintenant une nation où, avec les richesses, se sont également développés l'intelligence et le sentiment du beau. Ici la lutte pour l'existence, si elle se continue encore, ne présente plus du moins ces caractères féroces qu'elle revêt chez les tribus sauvages. Les divers besoins pouvant se satisfaire plus aisément, la compétition entre les individus devient moins vive, et une des causes les plus puissantes de la guerre et des habitudes funestes qu'elle

entraîne se trouve ainsi éliminée. D'ailleurs l'intelligence et les connaissances se développant, les hommes commencent à comprendre qu'il ont tous à coopérer au même but, et que, dans la lutte qu'ils entreprennent, non plus pour s'exterminer eux-mêmes, mais pour se soumettre la nature inanimée, il sont tous solidaires et ont les mêmes intérêts. Plus la science se développe, plus cette vérité est comprise et plus elle acquiert d'influence sur les rapports des hommes les uns avec les autres, en leur montrant qu'ils ne peuvent trouver le bonheur individuel que dans le bonheur général. C'est ainsi que le progrès moral suit naturellement le progrès intellectuel, lequel à son tour dépend du progrès économique, dont les racines se trouvent en dernière analyse dans certaines circonstances naturelles, indépendantes de la volonté humaine. Tous les éléments de la civilisation sont donc solidaires, et l'impulsion donnée à l'un d'entre eux profite à tous les autres suivant l'ordre de dépendance que nous avons essayé d'établir. Prenant pour point de départ un facteur purement physique, le climat, nous avons cherché à poursuivre son action jusqu'aux limites extrêmes du monde moral, et à montrer une fois de plus que, là où un regard superficiel n'aperçoit que hasard et arbitraire, un examen attentif parvient à découvrir des lois immuables et un enchaînement rigoureux d'effets et de causes.

Nous revenons ainsi à ce que nous disions au commencement de ce travail : c'est que dans les sciences sociales il y a un certain nombre de conditions naturelles dont il faut absolument tenir compte et dont même il serait dangereux de faire abstraction. Ces conditions naturelles, nous ne prétendons pas les avoir énumérées, chose impossible dans l'état actuel de nos connaissances. Nous avons seulement cherché à jeter quelque lumière sur deux facteurs dont on parle souvent sans s'en faire une idée très-juste, et à indiquer le chemin que devraient suivre des recherches ultérieures. Les sciences sociales, nous le répétons, ont besoin d'une transformation radicale ; l'ancienne doctrine qui établit une séparation profonde entre les sciences de la nature et celles de la

liberté, est devenue de nos jours absolument insoutenable. Un point de vue nouveau doit aujourd'hui être introduit dans l'étude de l'homme et de la société, et ce point de vue est celui de la détermination. Cela ne veut pas dire du reste qu'il n'y ait plus aucune place pour la liberté morale ; celle-ci conservera son rôle important à jouer tant qu'il y aura des hommes. Mais elle ne sera plus désormais considérée comme agissant seule ; on reconnaîtra à côté d'elle des forces naturelles agissant en vertu de lois fatales et immuables, et c'est sur ces lois et sur leur action dans la société que doivent porter les premiers efforts de ceux qui reconnaissent la nécessité d'une transformation des sciences sociales. Tel est, à notre avis, le seul moyen de rétablir dans la science cette unité qui est de son essence même et que des préjugés d'un autre âge empêchent encore beaucoup de gens de proclamer hautement, bien qu'elle soit commandée par la raison et imposée par l'expérience.

CHARLES SOLDAN.

*Et la morale même, n'est-elle pas différente
selon les pays ?*

